

leurs forêts, n'avaient que très peu de prise sur l'économie agricole, quoiqu'en dise l'auteur (237-238), et ne pouvaient témoigner pour l'ensemble de la noblesse. Ils n'étaient guère typiques de cette noblesse locale qui, avec la bourgeoisie rouennaise, avait soumis très tôt cette campagne à sa domination foncière, regroupant des terres et construisant les grands bâtiments de ferme caractéristiques de la région. Quant à la seigneurie proprement dite, si on ne peut guère, au XVIII^e siècle, qualifier de positif l'action économique des barons de Pont-Saint-Pierre, on voit mal leur seigneurie comme obstacle sérieux au progrès agricole et à l'extension de l'économie du marché dans cette région très dynamique.

Ces quelques critiques n'ôtent que fort peu à la richesse de cet ouvrage dont on ne peut donner qu'une faible idée dans un compte rendu. J. Dewald se situe dans la tradition des monographies nobiliaires pratiquées avec bonheur par ses compatriotes Robert Forster et J.L. Goldsmith; il complète, sur une échelle moins vaste il est vrai, la monumentale étude normande de A. Plaisse sur *La Baronnie de Neubourg* (Paris, 1961). Enfin, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, Dewald écrit bien, avec une grande clarté.

T.J.A. Le Goff
York University

* * *

Roger Duchêne — *Madame de La Fayette*, Paris, Fayard, 1988, 534 p.

À première vue, une biographie comme il s'en publie, et surtout chez Fayard, des dizaines chaque années; agrémentée, comme il se doit, en couverture par un fort beau portrait (sans auteur, ornant les murs de Chambord). On s'attend à une étude avant tout littéraire : quand et où est né la princesse de Clève ? Quels ont été les modèles qui ont inspiré Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, épouse de François de Motier de La Fayette ? Avec qui a-t-elle appris à écrire ? Certes, on aura réponse à toutes ces questions, et bien d'autres, qui ressortissent du domaine littéraire. Mais ce qui rend le livre intéressant, ce n'est pas uniquement cela, c'est aussi le fait qu'il s'agit tout autant d'histoire sociale. Je veux dire par là qu'on s'est attaché aux faits sociaux et aux ressorts qui les sous-tendent; qu'on voit dans les rencontres interpersonnelles autre chose que l'entrechoc de cerveaux ou de tempéraments, qu'un échange de mots d'esprit ou de propos galants.

Au fait, divers courants historiographiques, qu'on peut suivre depuis le début du siècle, convergent ici pour donner une étude fort judicieuse. L'insistance a longtemps été mise en effet sur la psychologie individuelle qu'on retrouvait dans les correspondances, dans les personnages de romans, ou plus subtilement peut-être, dans les fréquentations privées ou collectives, c'est-à-dire les cercles littéraires, dont le rôle a été si grand au XVII^e siècle. S'est ensuite développée l'histoire sociale : l'individu est replacé dans son cadre, ce qui amène l'étude des professions, des fortunes, du mode de vie, des relations et des attitudes. Un courant plus récent, né en partie du précédent, s'est donné pour objet de montrer la spécificité de la femme, et d'étudier son comportement et les modalités de sa présence à l'histoire. Dans ces trois domaines, qui sont fortement interreliés, Roger Duchêne apporte des précisions qui se révèlent fort éclairantes.

Jusqu'à la toute dernière page, l'auteur se préoccupe de retracer la psychologie de son héroïne et de nous détailler les facettes de sa complexe personnalité; il le fait de façon à la fois subtile et pénétrante. Il insiste, entre autres, sur un élément qui a été crucial dans sa vie : les amitiés qu'elle a entretenues avec de célèbres auteurs de son temps; le mot amitié est d'ailleurs à entendre dans le sens qu'il a eu dans ce milieu : s'il exclut la galanterie, il accueille la tendresse, les échanges épistolaires, les rencontres fréquentes et même parfois la collaboration à des œuvres. Une place spéciale, bien sûr, à Madame de Sévigné, qui lui est restée liée jusqu'à la toute fin de sa vie. Mais la « liaison » a sans doute été plus intime encore avec deux écrivains très différents l'un de l'autre, mais qui ont exercé une profonde influence sur elle : Gilles Ménage et François de La Rochefoucauld. Ils ont été les remplaçants d'un mari absent, confiné sur ses terres auvergnates. D'autres auteurs, comme Segrais, son prête-nom pour une partie de ses œuvres, ou Pierre-Daniel Huet ont aussi joué un rôle non négligeable dans sa vie. Ils lui ont tenu compagnie, l'ont aidée à parfaire sa culture — les leçons d'italien de Ménage, par exemple —, à s'intégrer dans le monde littéraire.

Mais peut-on être un écrivain reconnu au XVII^e siècle sans passer par les salons ? Elle y fut introduite dès son jeune âge : ce sont ses parents qui l'ont amenée à l'Hôtel de Rambouillet. Elle participa activement aux rencontres qui se tenaient chez les Condé et les Duplessis-Guénégaud; c'est sans doute l'hôtel de ces derniers qu'elle fréquenta le plus assidûment.

Les faits de sociabilité sont déjà, on vient de le voir, un élément important de l'étude de Roger Duchêne; mais cela va plus loin que simplement le milieu littéraire. Tout ce que l'historiographie récente a mis en valeur s'y retrouve : de la cellule familiale aux réseaux plus complexes, y compris la cour, qui enserment l'individu et le conditionnent.

L'analyse (à la fois économique et sociale toujours minutieusement préparée) des mariages renseigne beaucoup moins sur les personnalités que sur les habitudes sociales. Le sien d'abord, si représentatif de son milieu : une noblesse toute récente s'allie à une autre dont les lettres remontent aux Croisades; elle apporte une fortune solide, elle gagne un nom. Elle eut à cœur de bien placer ses deux fils, et d'assurer à celui qui n'était pas dans les ordres, le cadet d'ailleurs — ce qui n'était pas banal —, une épouse dont l'ascendance serait digne d'un La Fayette; ce fut une Marillac.

La famille nucléaire n'est pas tout, loin de là. Elle se trouve insérée dans des réseaux : les parentèles — l'auteur insiste avec raison sur les solidarités familiales — ou, plus important encore peut-être, les clientèles : deux à retenir, parce qu'elles expliquent beaucoup d'autres liens, beaucoup d'autres événements, le patronnage des Richelieu — la marraine de Marie-Madeleine est nulle autre que la duchesse d'Aiguillon — ou, à la fin de sa vie, celui de Louvois.

Marie-Madeleine s'est engagée à fond dans cet univers, ce qui lui a permis un rayonnement assez extraordinaire; « elle a cent bras », disait-on pour marquer l'étendue de son influence. Son principal roman fut le premier en France à être soutenu par une campagne de presse; c'est le *Mercurie galant* qui s'en était chargé.

Notons finalement la grande sensibilité de l'auteur au monde féminin. Déjà révélateur, le sous-titre d'une autre fascinante biographie qu'il a préparée, celle de Madame de Sévigné, « La chance d'être femme » (Fayard, 1982). Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, Madame de La Fayette, l'intellectuelle, la femme à la grande sensibilité et aux goûts raffinés, l'écrivain qui ne voulait pas passer pour écrivain, se

révéla une femme d'affaires astucieuse et avisée. Au fond, il faut reconnaître en elle, semble-t-il, la plus « raisonnable » des femmes littéraires du XVII^e siècle; ses amitiés sont sincères et profondes, elles ne lui enlèvent jamais la vision de ses intérêts ou de ceux de sa famille. Elle a été de fait une mère fort attentive et a assuré l'établissement de ses deux fils. C'est sans doute aussi cette froide raison qui l'empêcha d'adhérer au jansénisme des prêtres qu'elle consulta à quelques reprises dans sa vie; elle se résigna chrétiennement à son sort, elle n'alla pas plus loin. Sa vie avait d'ailleurs été une longue lutte contre la maladie. C'était là sans doute la plus belle manifestation de son extraordinaire vitalité.

En somme une lecture à la fois passionnante et enrichissante, par un auteur qui est des plus grands connaisseurs du XVII^e siècle français.

Jean-Claude Dubé
Université d'Ottawa

* * *

Jean-Baptiste Duroselle — *Clemenceau*. Paris : Fayard, 1988, 1 077 p.

Il est de ces individus qui résument à eux seuls toute une époque. Leader de l'extrême gauche parlementaire dans les années 1880, chef de gouvernement à deux reprises entre 1906 et 1909, et encore lors de l'année cruciale de 1917 jusqu'à 1920, le « père de la victoire » et un des signataires du traité de Versailles, Clemenceau marqua de sa personnalité une bonne partie de la Troisième République. Il constitue donc un sujet tout indiqué pour les biographes. Le bicentenaire de la Révolution française explique sans doute que l'on ait voulu publier maintenant une étude sur la vie de ce Républicain qui se proclamait héritier de la Révolution et dont l'affirmation qu'elle fut tout un bloc n'a toujours pas cessé de résonner.

Afin d'établir les antécédents républicains de Clemenceau, Duroselle entame sa biographie par une étude des ancêtres du futur président du Conseil des ministres en se basant sur les recherches de Jeanne O'Brien. Depuis le XV^e siècle, les Clemenceau étaient des bourgeois vendéens, insérés dans les réseaux urbains de la région. Aussi, lors de la Révolution et conformément, dirons-nous, au modèle développé jadis par Tilly, l'arrière-grand-père Clemenceau, opta-t-il énergiquement pour la République, instituant une tradition qui se perpétua jusqu'à Georges Clemenceau.

Dans les pages suivantes, Duroselle examine les divers avatars que connut Clemenceau. Grand voyageur, médecin et homme de science, journaliste, romancier et philosophe, il fut le modèle même de l'honnête homme républicain. Sa vie privée, y compris son amitié avec Monet, est loin d'être dépourvue d'intérêt. Certains aspects, en particulier le rejet total par la famille de son ancienne épouse après leur divorce, sont très révélateurs des mœurs bourgeoises de l'époque.

Toutefois, c'est par l'action politique que Clemenceau s'est acquis un renom. Sa propre évolution dans le domaine fut représentative de celle de toute une partie de la gauche française de la fin du XIX^e siècle. À travers les pages de la biographie de Duroselle, on voit poindre une problématique liée à cette évolution exemplaire et en apparence contradictoire. Républicain intransigeant, Clemenceau fut ainsi l'ennemi implacable de tout ce — Sénat et Présidence — qui pouvait limiter l'expression de la